

Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 2 (1877)

Artikel: Kriloff : fabuliste russe : 1768-1845
Autor: Favre, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

KRILOFF

Fabuliste russe

1768-1845

INTRODUCTION

La littérature russe avant Kriloff

La littérature russe ne s'est élevée à l'expression complète et vraie du génie national que par une voie semée d'obstacles de toute espèce. Tandis qu'elle ne renferme que peu de monuments écrits où l'on puisse saisir à sa source l'inspiration nationale ; elle déploie, d'un autre côté, une sorte d'activité fiévreuse à imiter ou à copier les littératures étrangères. Privée de ces brillants trouvères qui inaugurent, avec tant d'éclat, l'ère première de la littérature française, elle est, dans ses débuts, toute monastique ; et, à part les *exploits d'Yégor*, poème chevaleresque du XII^e siècle, retrouvé seulement en 1796, on n'y connaît pas ces romanceros pleins de verve et de sentiment qui, dans les annales de l'Occident, retracent les aventures des chevaliers bardés de fer.

En 1704, Pierre-le-Grand invente les caractères russes actuels et sépare la langue vulgaire de la langue slavonne, consacrée depuis lors exclusivement à l'usage de l'église.

Le but des écrivains de cette époque, est de former une langue poétique et littéraire, en reconstituant la grammaire et la prosodie. Lomonosoff, pêcheur des bords de la mer Blanche, eut l'honneur de débrouiller ce chaos ; il a été, en même temps, le Malherbe et le Balzac de la Russie ; prenant pour guide la grammaire latine et la poétique française, il introduisit ce double système dans la littérature naissante de son pays.

Soumarosoff, écrivain dramatique, dont les héros sont taillés sur les personnages grecs et romains de la scène française, marcha avec succès sur ses traces. Sous Catherine II, l'imitation française est encore plus sensible, et Desjavine, une des gloires littéraires de ce temps, prend pour

modèle J.-B. Rousseau, qu'il fait revivre avec une certaine originalité. Au commencement du règne d'Alexandre I^{er}, l'imitation étrangère s'étend à l'Allemagne et à l'Angleterre, pendant qu'on étudie aussi sérieusement l'antiquité classique. A la fin de ce règne seulement, une nouvelle ère commence et le génie russe concentre ses efforts et son attention sur l'observation, l'étude et la critique des mœurs nationales. L'illustre historien Karamzine fixe la prose russe, en la rendant plus souple et plus claire, Joukoffsky, dans un langage tendre et imagé, introduit le romantisme en Russie, sur les pas de Schiller et de Byron; Batiouchkoff fait revivre les souvenirs d'Athènes et de Rome; et Pouchkine enfin inaugure avec éclat et grandeur, la littérature nationale, que Kriloff, après des essais infructueux dans la comédie, devait porter, par ses fables, à un haut degré de perfection dans la forme et le fond.

Sa vie

Jean-Andréévitch Kriloff, né en 1768, fut un poète national dans l'acception la plus rigoureuse du mot, avec toutes les grandes qualités et les nombreuses faiblesses du caractère slave. Fils d'un pauvre officier, orphelin à onze ans, il entra dans la vie, sans fortune, sans nom, sans amis, sans protections. Sa mère, femme courageuse et intelligente, se fit son précepteur et tâcha de combler, par ses soins assidus, la lacune que la destinée mettait dans la vie de son enfant. Le précepteur des fils du gouverneur de Twer lui apprend le français, que sa mère étudie elle-même pour hâter les progrès de l'orphelin. Le père de Kriloff avait laissé, en mourant, une caisse de livres de tout genre que l'enfant lit avec avidité pour suppléer à l'absence de maîtres plus sérieux.

La grande misère qui régnait dans l'humble ménage force Kriloff à entrer à l'âge de treize ans, comme copiste dans l'administration d'une petite ville. En 1782, attiré par le bruit que fait la fondation d'un théâtre national et public, il arrive à Pétersbourg. Là bientôt avec le principal acteur il fait représenter plusieurs pièces qui n'obtiennent pas un grand succès. Sa mère venait de mourir sans entrevoir l'immense réputation que son fils devait un jour acquérir.

Toujours aux prises avec le besoin, Kriloff fonda plusieurs journaux dont la durée n'est qu'éphémère. Dans l'intervalle, il s'était mis à fréquenter la haute société, où son talent de violoniste lui marquait une place distinguée dans toutes les fêtes. Il devient joueur et c'en était peut-être fait de son talent d'écrivain, sans un heureux incident qui l'éloigna du monde oisif et brillant de la capitale. L'impératrice Marie-Fléodorowna, dont la jeunesse en grande partie s'était passée dans le vieux château de Montbéliard, qui dota la Russie d'une foule d'établissements d'instruction pour les filles,

et qui honora de sa généreuse bienveillance quelques-unes de nos compatriotes, avait deviné l'éclat qu'il ferait rejaillir un jour sur le règne de ses fils et s'était déclarée sa protectrice; elle le plaça auprès du gouverneur de Riga, le prince Serge Galitzine.

Trois ans de la vie monotone et automatique des bureaux ennuyèrent Kriloff, il quitta le service pour revenir à la littérature dont la passion remplissait son âme. Sa démission coïncidait avec la retraite du prince qui l'emmena avec lui dans une de ses terres du gouvernement de Saratoff; ce fut l'époque décisive dans la vie de Kriloff. Les instants qu'il ne consacra pas à l'éducation des enfants du prince, dont il s'occupait pour payer la somptueuse hospitalité du château, il les passait en conversations familières avec les paysans, il les donnait à l'observation des gens simples qui l'entouraient, à l'étude de ce peuple au milieu duquel il avait autrefois vécu, dont il avait retenu la physionomie si pleine de naïve et spirituelle finesse, et le langage si pittoresque. Poussé par la mobilité de son caractère, Kriloff revient à Moscou où, sur les conseils du fabuliste Dmitrieff, il traduit en russe deux fables de La Fontaine : *La Fille et le Chêne* et *le Roseau*. Le succès est immense et la Russie compte un grand poète de plus, un fabuliste de beaucoup supérieur à ceux qui l'ont précédé. C'était en 1808 : Kriloff avait quarante ans, il était donc arrivé à l'entier épanouissement de ses facultés, à la maturité complète de son talent d'observateur et de doux philosophe.

Il est appelé à Saint-Pétersbourg pour y être attaché à la Bibliothèque publique, qu'il ne quittera plus, travaillant sans cesse à quelqu'un de ces petits chefs-d'œuvre qui devaient le rendre immortel. Le 2 février 1838, il atteignait sa soixante-dixième année; un grand banquet lui est offert dans la salle du Cercle de la Noblesse, et le comte Ouvaroff, alors ministre de l'instruction publique lui attache, sur la poitrine, la plaque de Saint-Stanislas, au milieu des bravos de la brillante assemblée. Il s'éteignit doucement, en 1845, chargé de gloire et d'années; et peu après, on lui éleva, au milieu du jardin d'été, promenade publique de la capitale, un monument digne de la renommée nouvelle qu'il léguait à la littérature de son pays.

Ses fables

Kriloff a souvent imité notre La Fontaine; mais, en l'imitant, il a eu le talent de devenir original. Quand de l'imitation, il passe à la conception libre de ses sujets, il brille par une rare vérité locale; la Russie tout entière se réfléchit dans ses œuvres, avec ses mœurs, ses idées d'alors, son caractère, sa physionomie, son langage et ses costumes. Il parcourt du bas en haut toute l'échelle sociale : les gens du peuple, la bourgeoisie, la

petite noblesse, les employés, les artistes, les plus hauts personnages sont en scène dans ses fables, avec une verve inimitable, sans oublier la politique du temps qui trouve aussi sa place dans de piquants tableaux.

En Russie, le peuple a partout une homogénéité de caractère et de mœurs que l'on ne connaît point dans l'Europe occidentale. Chez nous, les populations sont séparées par les professions mêmes; la classe ouvrière des ateliers ne ressemble pas à la classe agricole. En Russie, les ouvriers qui hantent les capitales continuent à faire partie des populations villageoises; ils n'habitent les villes que pendant quelques mois de l'année et s'en retournent régulièrement hiverner à la campagne; de là cette conformité de mœurs, de caractère, de langage que nous signalions tantôt. Le peuple russe des villes et des villages croit aux puissances surnaturelles, à leur intervention dans les accidents les plus ordinaires de la vie quotidienne. Ainsi, Dieu ou le Diable, le patron du foyer domestique, l'esprit familier, les farfadets influent, selon lui, sur la bonne ou la mauvaise fortune. Laborieux par nécessité, borné dans ses désirs ou ses jouissances, le moujik savoure volontiers, après l'office, les dimanches et les fêtes, quelques verres d'une grossière eau de-vie de grain, qu'il se procure au cabaret ou dont il a chez lui une petite provision pour régaler ses convives aux jours de gala. Mais son ivresse est douce, inoffensive; en présence d'un supérieur, il s'excusera naïvement d'avoir bu, et il est rare qu'il fasse souffrir son ménage ou sa famille des suites de son intempérance. Tels étaient du moins l'état, les idées, les mœurs, les sentiments du bas peuple à l'époque où écrivait Kriloff; l'abolition du servage, en 1861, l'instruction qui s'est répandue un peu partout depuis les réformes mises en vigueur par l'empereur Alexandre II ont sans doute modifié ces caractères, sans les remanier complètement; aussi croyons-nous pouvoir affirmer que le peuple russe revit encore, avec ses principales qualités, avec ses travers capitaux, dans les pittoresques et naïfs récits de notre fabuliste. Ouvrons son recueil et prenons au hasard quelques fables. Voici celle des 3 *Moujiks*, qui rappelle d'assez près notre vieux fabliau du *Chevalier*, du *Marchand* et du *Vilain*.

Trois moujiks arrivent dans un village pour y passer la nuit. C'étaient des rouliers qui revenaient de Saint-Petersbourg et qui regagnaient leur village. Ils demandent à souper. On leur sert un plat de choux aigres déjà fort entamé, du pain et un reste de gruau au beurre, cuit au four. Nos trois voyageurs font le signe de la croix, comme tout bon Moscovite avant de se mettre à table, et s'apprêtent à faire honneur à leur maigre pitance.

L'un des 3, plus avisé que les autres avait remarqué que le souper était insuffisant pour 3 convives; il se mit à réfléchir et résolut d'avoir recours à la ruse pour satisfaire son appétit. — Frères, dit-il, connaissez-vous le grand Thomas?... Eh bien! au prochain recrutement, il aura le front rasé. — Quel recrutement? — Il court des bruits de guerre avec la Chine; notre père, le Tsar a ordonné qu'un tribut de thé serait levé sur les Chinois.

A ces mots, les deux autres, qui malheureusement étaient lettrés et liaient quelquefois les journaux, se mettent à argumenter à perte de vue sur les vicissitudes des guerres lointaines. Pendant qu'ils discutaient ainsi, faisant manœuvrer les troupes, le rusé compagnon ne soufflait mot et le souper disparaissait dans sa large bouche, comme par enchantement.

Dans le *caftan de Trichker*, Kriloff s'attaque à cette imprévoyance si commune aux races slaves, imprévoyance trop générale, hélas ! dans l'économie de la vie domestique russe, et dont eut souffert considérablement notre auteur lui même sans les largesses impériales.

Trichka s'aperçut un jour que les coudes de son caftan étaient percés. Sans réfléchir bien longtemps, il prend des ciseaux, une aiguille, coupe un bout de ses manches, et rapièce les coudes. Voilà le caftan réparé. Seulement Trichker eut un quart des bras nus. Mais à quoi bon s'inquiéter de si peu.

Tout le monde commence cependant à se moquer de lui.

Alors Trihker se dit : Je trouverai bien un moyen de remédier à cela, et mes manches seront plus longues encore qu'autrefois. Il se remet au travail, coupe la jupe de son caftan, dont il allonge les manches, et demeure fort satisfait, quoiqu'il porte un caftan plus court qu'une camisole. C'est ainsi que j'ai vu, s'écrie alors le fabuliste, certains messieurs réparer leurs affaires embrouillées. Regardez-y d'un peu près, ils se carrent dans le caftan de Trichker !

L'abolition du servage a porté un rude coup à ces gens imprévoyants ; en diminuant considérablement les ressources de la noblesse, elle a dû leur apprendre à compter avec l'avenir.

Quel dommage que nous ne puissions pas reproduire cette pittoresque et charmante couleur dont se revêtent les fables originales et que respire le texte russe !

Dans l'*Ouka de Demiane* le ton et la couleur ont un cachet particulièrement national ; tout y reflète la plus pure saveur du terroir ; la morale est une épigramme à l'adresse de ces écrivains trop zélés qui ne savent pas s'arrêter à temps et dont les ouvrages finissent par devenir semblables à l'*Ouka de Demiane*.

L'*ouka* est une soupe au poisson, très goûtée en Russie et dont le bon bourgeois Demiane fait les honneurs à son voisin Phocas.

Voisin, mon cher soleil, je t'en prie, mange. — Voisin, je suis rassasié, j'en ai jusqu'à la gorge. — Qu'importe ! Encore une petite assiettée... ! L'*ouka*, je te jure, est bien faite. — Mais j'en ai mangé 3 fois. — Allons. est-ce que l'on compte ? Pourvu que le cœur t'en dise et que cela te profite, mange jusqu'au fond ! Quelle soupe ! Comme elle est grasse ! On la dirait colorée d'ambre. Allons ! pour me faire plaisir, cher ami ! Voici une brême, un morceau de sterlet. Au moins une cuillerée encore !... C'est ainsi que Demiane régala son voisin Phocas. Celui-ci accepte une quatrième assiettée d'*ouka*, fait des efforts et la vide. — Voilà comme j'aime

les amis, s'écrie Demiane; je hais les gens à cérémonies ! Allons, encore une petite assiettée ! Phocas pâlit à cette menace; et, quoiqu'il adorât l'ouka, il s'élança sur son chapeau et regagna, en courant sa demeure. Depuis ce jour, il ne mit plus les pieds chez son ami Demiane.

C'es bien là l'hospitalité pleine de bonhomie et un peu tyrannique du bourgeois russe !

Kriloff a abordé souvent aussi des sujets d'une haute portée ; dans 3 fables qui se suivent presque dans son recueil, il a su réunir la grandeur des idées aux plus éclatantes couleurs du style, elles ont pour titres : les *Impies*, les *Plongeurs*, les *feuilles et les racines*.

La première est dirigée contre l'impiété, le blasphème et l'athéisme. Dans la fable des *Plongeurs*, l'auteur traite une question des plus graves : Les sciences peuvent-elles faire le bonheur de l'humanité ? Sont-elles un bien ou un mal ? . . . Un tzar se creuse l'esprit pour trouver la solution de ce problème difficile. Il rassemble son conseil, il appelle à lui tous les hommes supérieurs de son empire. Ni les hommes d'état, ni les savants ne peuvent le satisfaire. Un jour, errant dans la campagne, il rencontre un solitaire qu'il interroge sur la question qui le préoccupe. L'ermite, après avoir réfléchi un instant, lui conte la parabole suivante :

Trois frères avaient quitté la pêche du poisson pour celle des perles. Le plus jeune, débile et nonchalant, ne jetait pas même ses filets dans la mer. Le second, robuste et intelligent, choisissait les bons endroits, à peu de distances de la plage, plongeait et faisait bonne pêche, il s'enrichit. Ce que voyant, le troisième frère se dit que s'il descendait dans les profondeurs de l'océan, il en ramènerait de plus grandes richesses ; il le fit et se noya. O tzar, s'écria le solitaire, on peut puiser beaucoup de bien dans la science ; cependant un esprit audacieux peut y trouver la mort dans un abîme. Heureux encore s'il n'entraîne que lui à sa perte !

Les feuilles et les racines donnent une charmante et poétique leçon de droit social.

Par une belle matinée d'été, jetant leur ombre dans la vallée, les feuilles s'entretenaient avec les zéphirs et se vantaient : Nous sommes l'ornement de la campagne, disaient-elles, et la parure des arbres. Que seraient-ils sans nous ? C'est sous nos touffes épaisses que le voyageur fatigué vient goûter un peu de fraîcheur ; c'est là que le rossignol fait entendre, dès l'aube, ses roulades harmonieuses.

Une voix s'éleva humblement du sein de la terre.

Qui ose nous interrompre ? reprirent les feuilles, en agitant avec bruit. Qui êtes-vous là-bas, vous qui osez élever la voix jusqu'à nous ? — La voix dit : Nous sommes celles qui vivent dans l'obscurité pour vous alimenter ; nous sommes les racines de l'arbre sur lequel vous vous épanouissez Glorifiez-vous de votre sort et brillez à votre aise ; mais n'oubliez pas que si nous venions à nous épuiser, c'en serait fait de l'arbre et de vous !

Ces racines, si sages et si humbles, représentent, à n'en pas douter, le

peuples des campagnes ; car, en Russie, plus que dans les pays d'industrie, l'agriculture entretient les classes aristocratiques, ces feuilles élégantes et orgueilleuses de l'arbre social. Cette fable rappelle de loin les *membres et l'estomac* de Lafontaine ; seulement, cette dernière a un but politique, celle de Kriloff, un but social ; celle-ci brille par un fonds de poésie, plein de charme et d'antithèses que nous ne trouvons pas chez l'auteur français, qui, dans cette occasion, est sec et un peu froid.

Kriloff a composé quelques fables purement politiques et qui ont trait aux événements au milieu desquels il a vécu. Il ne pouvait rester indifférent à cet élan patriotique qui arma tout le monde, grands et petits, lors de l'invasion française de 1812 ; aussi trouvons-nous dans ses récits allégoriques plus d'une allusion à la terrible campagne. Voici la *Corneille et la Poule*. Moscou est sur le point d'être occupée. Une corneille assistait du haut d'un toit à cet émouvant spectacle. Eh bien ! lui dit une poule perchée sur les brancards d'une carriole ; dépêche-toi, nous partons, suis-moi, — Que m'importe, répond la corneille froidement ; vous pouvez partir, les corneilles n'ont pas à craindre qu'on les mette à la broche ; je m'arrangerai avec nos ennemis. Elle resta ; mais la famine ne tarda pas à décimer les troupes françaises qui battaient en retraite, et la corneille fut mise dans un pot-au-feu.

L'apologue du *Loup dans le Chenil* renferme une allusion bien plus directe : c'est Napoléon mis en scène avec le vieux Koutousoff. Ce loup, croyant surprendre une bergerie sans défense, se fourvoie un beau matin et pénètre dans un chenil. Le berger crie, les chiens aboient et vont s'élancer sur lui. Voyant qu'il n'avait pas à faire à d'innocents moutons, le loup tente d'entrer en négociations ; mais le berger est insensible à ses propositions et il le livre aux chiens.

Nous avons déjà dit que Kriloff réfléchit, dans ses fables, la société russe tout entière avec esprit, avec une pointe de malice et surtout avec une grande vérité ; nous ajouterons que sans plan, sans système, sans parti pris, en se jouant pour ainsi dire, il est arrivé à la gloire, en ouvrant les voies de la poésie populaire aux écrivains de son pays. Un penchant naturel nous engage ici à établir un parallèle entre Lafontaine et Kriloff. La similitude est grande, comme elle devait l'être entre deux écrivains qui, dans le même genre, ont premier rang. Tous deux ont eu le même esprit mobile et flottant ; tous deux ont poussé jusqu'au cynisme, l'insouciance et le mépris des nécessités de la vie ; tous deux, après s'être essayés dans divers genres de littérature, ont trouvé, à l'âge de 40 ans seulement, et encore par hasard, leur voie véritable. S'inspirant des œuvres de leurs devanciers, ils n'ont inventé que la manière de conter, cette imagination de conter, cette imagination heureuse, ce style admirable qui répandent partout l'intérêt et la vie. Quand ils racontent, on jurerait qu'ils sont convaincus, qu'ils ont vu ; et c'est précisément dans cette bonne foi, dans cette apparente crédulité que consiste leur qualité distinctive, une adorable naï-

veté. Kriloff, poète avant tout national, borne ses aperçus à la société de son pays ; sa morale est exclusivement russe et n'atteint que par instant, par contre-coup, le reste de l'humanité ; Lafontaine est plus philosophique, d'une plus grande profondeur et d'une application plus large ; c'est le poète de tous les temps, de tous les états de tous les pays. Doués tous deux, à un degré à peu près égal, de l'amour et du sentiment de la campagne, ils ont porté la fable à une hauteur de poésie, à un charme de diction et de détails que l'on n'atteindra peut-être plus.

H. FAVRE.

